

CHAPITRE V

LE LÉZARD DES SOUCHES

Lacerta agilis part. Linné.

Lacerta stirpium Daudin, PL. III.

CARACTÈRES EXTÉRIEURS. — MŒURS. — ÉLEVAGE. — HIVERNAGE.

ACCOUPLEMENT. — PONTE. — DÉVELOPPEMENT.

LE PLUS INTELLIGENT DES REPTILES. — SON APPRIVOISEMENT.

LA FÉERIE DES LÉZARDS.

Forme et dimensions. — Tête plus courte que celle du Lézard vert et moins large à la base. Tympan très apparent. Pupille ronde, iris doré, brun ou parfois brun cerclé de jaune.

Longueur totale 206 à 212 millimètres; dont 105 à 110 pour la tête et le corps, 120 à 140 pour la queue.

*Écailles et plaques*¹. — La rostrale n'atteignant pas l'orifice des narines; une post-nasale; souvent deux loréales superposées, les trois formant un triangle; 4 labiales supérieures en avant de la sous-oculaire; pas de granules au-dessus des sus-oculaires; l'occipitale plus petite, plus courte et plus étroite que l'inter-pariétale. Tempes, recouvertes d'écailles unies; 2 ou 3 grandes temporales en contact avec la pariétale; pas de plaques tympaniques. Le pli gulaire absent ou faiblement marqué, 14 à 22 écailles gulaires alignées entre le collier et la troisième plaque mentonnière. Le collier est composé de 9 à 11 plaques. Les écailles dorsales médianes très étroites, hexagonales, fortement carénées plus grandes sur les côtés, où elles sont lisses ou faiblement carénées; il y en a 34 à 46 au niveau de la partie la

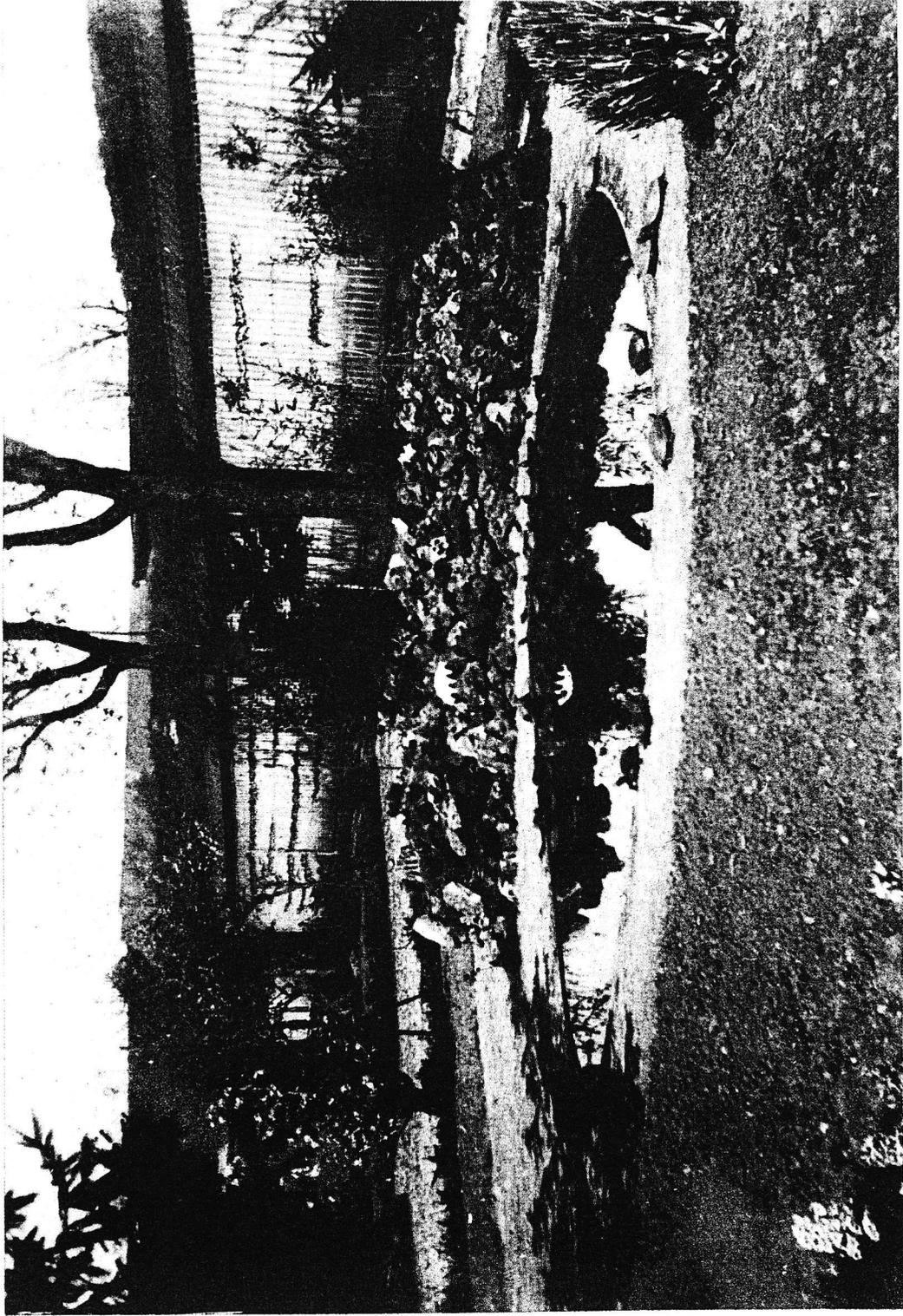
1. Voir la légende de la figure 2.

plus large du corps. Deux ou trois écailles latérales correspondent à la longueur d'une ventrale. Ventrals en 6 ou 8 séries longitudinales, la seconde série de chaque côté de la ligne médiane étant la plus grande; 25 à 32 séries transverses. Un simple demi-cercle de petites écailles bordent l'anale. Patte postérieure pas plus, ou légèrement plus longue que la tête; 10 à 18 pores émoraux, 13 de chaque côté chez le mâle, 11 à 12 d'un côté, 12 à 13 de l'autre chez la femelle. Queue de une fois et demi à une fois et deux tiers plus longue que la tête et le corps; écailles caudales supérieures fortement carénées, terminées en pointe, et formant des cercles imbriqués.

Coloration. — Le jeune est gris brun en dessus, avec des séries longitudinales d'ocelles blanches bordées de noir; pas de ligne claire vertébrale. Dessous blanchâtre uni. La femelle adulte est brune ou verdâtre en dessus, la zone vertébrale plus sombre que les côtés du dos avec de grandes taches brun sombre à centre blanc. Ordinairement les plus grandes taches forment trois séries longitudinales sur le corps; ventre blanc crème ou taché de noir. Le mâle, en livrée nuptiale, est vert sur les côtés et en dessous, rarement aussi sur le dos; les côtés ont des taches noires centrées de blanc. Le ventre plus ou moins taché de noir. La queue est brune en dessus et plus claire en dessous.

J'ai vu des femelles n'ayant pas d'ocelles blancs, et d'autres qui, pour une cause inconnue, les ont perdus peu à peu, jusqu'à ce que la face dorsale devienne complètement brune.

Mues. — Le Lézard des souches mue aussi souvent que le Lézard vert, et de la même façon; mais j'ai remarqué que chez le premier, la mue des régions dorsales se détachait par pièces beaucoup plus grandes que chez le second. J'ai vu la mue du dessus du cou et du corps, celle des flancs et de la base de la queue se soulever d'une seule pièce. Chez des mâles aux flancs ternis, brunâtres, ces parties redeviennent vertes après une ou deux mues.



Le Rocher aux Lézards.



Dressage du Lézarð des souches. - Lézarð montant à mon bras pour saisir une larve de Ténébrion que je lui présente (ver de farine).



Lézarð des souches montant à ma figure pour prendre une Blatte que je lui présente au bout de mes doigts.

Régénération de la queue. — La queue, accidentellement brisée, se reforme, moins bien pourtant que celle du Lézard vert ou du Lézard des murailles; elle ne reprend jamais sa longueur primitive. J'ai même vu de vieilles femelles qui avaient eu la queue brisée à un ou deux centimètres du cloaque, rester pendant quelques années avec une queue nouvelle n'ayant pas plus de quatre ou cinq centimètres de longueur; et à la base de la partie renouvelée, il y avait parfois une sorte de bourrelet.

Habitat. — On le trouve en maints endroits, où il forme de larges taches, avec de grandes solutions de continuité. Dans l'Indre, il existe dans le nord du département, où il était jadis très commun dans les terrains situés à quelques centaines de mètres du cimetière d'Issoudun. Actuellement, on ne le trouve qu'à une assez grande distance vers le sud et le sud-ouest, à Lourdoueix-Saint-Michel, et à Orsennes, localités assez voisines du département de la Creuse. La région d'Issoudun est dans le jurassique supérieur et celles de Lourdoueix-Saint-Michel et d'Orsennes dans les terrains cristallins : on voit donc que la nature du sol n'est pour rien dans la distribution géographique de ce Lézard. Je ne l'ai jamais rencontré en Brenne.

René Martin m'a dit l'avoir rencontré aux environs du Blanc, dans les bois, les brandes, les fortes haies, notamment du côté de Sauzelles; il a extrait plusieurs fois son cadavre de l'estomac des Busards harpaye et montagu. Il serait assez commun dans le Loir-et-Cher, rare dans la Vienne, la Haute-Vienne et l'Indre-et-Loire, le Cher, la Creuse et l'Allier, et n'aurait pas encore été rencontré dans la Corrèze, le Puy-de-Dôme et la Nièvre. Il existe sur bien d'autres régions de la France. J'en ai reçu, à différentes reprises, provenant des fortifications de Strasbourg, de la porte de Kehl à la porte du Canal : ce Lézard, étant peu sauvage, il est facile de le prendre au nœud coulant, ou même parfois simplement à la main sur les tiges inclinées de broussailles.

Il vit à la façon du Lézard vert, dans les trous qu'il creuse lui-même sous les premières racines des vieilles souches, dans

les fissures des revêtements de pierres qui maintiennent les terres des talus, et au delà desquelles il creuse le sol pour se former un lieu de repos. On le trouve à l'orée des bois et aussi dans les haies des terrains cultivés, profitant parfois des galeries abandonnées par les taupes, les campagnols ou les mulots pour se loger.

Nourriture. — Peut-être un peu moins agile et vigoureux que le Lézard vert, il se nourrit cependant des mêmes proies vivantes et fraîches; mais je l'ai vu, en terrarium, manger des petits morceaux de vers de terre desséchés, qu'il mâchait longuement avant de pouvoir les avaler. En liberté dans la nature, il commence à manger au retour des beaux jours; il a un fort appétit en été, ce qui l'amène en très bon état au moment de l'hivernage. Dans ses chasses, il ne s'éloigne guère des quelques trous qui constituent ses principales retraites, et il hiverne dans l'un d'entre eux.

Il boit, mange et mue comme le Lézard vert, et est beaucoup plus facile à apprivoiser que lui, car il est de beaucoup le plus intelligent des Reptiles de France; c'est un être utile et inoffensif.

Ennemis. — J'avais à défendre, ai-je dit, contre les chats les nombreux sujets qui vivaient en liberté dans mon jardin, et à les protéger contre la grave imprudence qu'ils commettaient en s'introduisant dans les volières des pies ou des grands-ducs.

Vie en cage et en terrarium. — Dans mes petites cages, le Lézard des souches se fait vite à la captivité. Il devient rapidement très doux, se laisse toucher, mange dans la main. Bien nourri de vers de farine, de criquets, de sauterelles, même de fragments de petits vers de terre, et ayant à sa disposition un récipient plein d'eau, il se maintient en parfait état. J'ai vu des sujets s'accoupler dans mes cages et des femelles donner des œufs fécondés. Mais la mauvaise saison venue, il est nécessaire de le faire hiverner en terrarium. Dans mon jardin, il s'accouple et se

reproduit tout aussi bien qu'à l'état sauvage. Bien mieux, j'ai eu en liberté complète dans mon jardin, absolument clos, des sujets très familiers qui s'accouplaient, creusaient leur trou de ponte et pondaient, alors que j'étais tout près d'eux. C'est le moins méfiant de tous les Lézards, mais c'est malheureusement celui que semble éprouver le plus l'hivernage, et je n'ai jamais pu en trouver la raison. J'ai eu cependant des sujets qui se montraient superbes et vigoureux au retour des beaux jours.

Hibernation. — A l'état sauvage, il hiverne dans une de ses retraites, et se montre dès le retour des beaux jours.

Dans mes terrariums, ou en liberté dans mon jardin, des sujets ne se montraient pas, comme les autres par les belles journées d'hiver. J'en ai même vu se montrer par des temps tout à fait gris, mais c'est lorsque l'animal est mal à l'aise; il apparaît alors avec les paupières collées, et parfois aussi avec les narines obstruées de terre, qui gênait la respiration.

Certaines années, dans mes terrariums, j'ai vu, dès la fin de juillet, des Lézards des souches creuser des trous dans le sable où ils passaient la nuit, alors qu'ils avaient à leur disposition un refuge profond rempli de paille et de foin. Il est probable qu'ils pensaient déjà à l'hivernage.

Une des femelles vivant en liberté dans mon jardin, et qui, parfaitement apprivoisée, habitait le rocher du bassin des Cistudes, disparut vers le 10 août. Cette année là, beaucoup de journées d'août, de septembre et de la première moitié d'octobre, furent assez fraîches; alors que la seconde quinzaine d'octobre fut chaude, à tel point que des marronniers et des lilas refleurirent. Le 21 octobre, par un beau soleil, je fus surpris de revoir cette femelle sur le rocher; il était évident qu'elle avait pris de très bonne heure ses quartiers d'hiver, et qu'elle était restée dans un trou de terre à la base du rocher.

Il m'est arrivé plusieurs fois de voir commencer en septembre l'hivernage de mes Lézards des souches, mais parfois j'avais l'occasion de les revoir, surtout ceux qui hivernaient en terrarium; très rarement ils acceptaient de la nourriture, sauf les

jeunes, qui continuent à se nourrir plus tard dans la saison que les adultes. Ils sont surtout friands de petits criquets et de mouches domestiques; aussi, de jour en jour, les voit-on grossir et grandir.

Dans un de mes terrariums, les jeunes Lézards qui y étaient nés, étaient moins gros que ceux qui, nés en couveuse, avaient été mis en cage au fur et à mesure des éclosions. Je leur donnais pourtant la même nourriture, mais ils la trouvaient plus difficilement, leur local étant beaucoup plus vaste que les cages. J'ai vu l'un d'eux, s'attaquer à une sauterelle aussi grosse que lui et l'emporter, mais il est probable qu'il n'a pu s'en repaître. Les grands Lézards verts adultes qui vivaient avec les Lézards des souches ne semblaient pas leur faire la guerre; mais je ne puis affirmer qu'un très jeune Lézard n'ait jamais été victime d'un sujet adulte. On a constaté plusieurs fois que de grands Lézards dévoraient leur progéniture quand les vivres manquaient, ce qui n'a jamais été le cas chez moi.

Avec le mois d'octobre, arrive la période d'hivernage. Les adultes ne mangent que bien rarement; mais les jeunes de l'année s'alimentent encore. Plusieurs fois, j'ai constaté que le Lézard des souches était plus frileux que le Lézard vert.

On le voit très rarement en novembre, et s'il se montre, c'est l'indice d'une mauvaise santé.

On le voit encore moins en décembre; cependant, une année, les 10 et 11 du mois, par un beau soleil et temps doux pour la saison, beaucoup de jeunes de l'année étaient sortis du refuge, bien étalés au soleil, aplatis sur la couche de foin. Il y eut des années où je n'en voyais pas un seul pendant toute la durée de l'hivernage.

A partir de la fin janvier, chaque jour où il y avait du soleil je faisais renouveler l'eau et la nourriture de mes captifs.

Retour à la vie active. — C'est le plus souvent en février, quand les beaux jours sont précoces, que le Lézard des souches commence à se montrer :

Le 16 mars, je vis pour la première fois de l'année, une de

mes vieilles femelles apprivoisées; elle était très légèrement souillée de terre, mais avait les yeux bien ouverts, et tout de suite vint à moi. Le vieux tan, bien tassé, ou bien encore la sciure de bois également pourrie dans laquelle elle avait hiverné, constituent un refuge parfait pour les Lézards, car le froid s'y fait moins sentir que dans le sol lui-même.

En avril, l'hivernage peut continuer si les beaux jours sont tardifs, et cela non sans de gros inconvénients pour les animaux qui maigrissent.

En mai, c'est l'époque de la reproduction. Mais il peut arriver que le temps reste frais pendant la première moitié de ce mois. Le 4 mai 1922, un vieux mâle était au rocher; il avait un œil fermé et muait difficilement; ce malheureux se hissait au sommet du rocher quand le soleil se montrait.

Il faut constamment s'occuper de ce petit monde, surtout lorsqu'il a besoin de se refaire après un long hivernage. Les 6 et 9 mai, presque tous mes Lézards mangeaient bien, sauf ceux qui étaient épuisés. Ce que je cherchais surtout, c'était à ramener au rocher une petite troupe de sujets apprivoisés.

Accouplement. — Maintes fois, j'ai vu s'accoupler des Lézards des souches dans mes cages, dans mes terrariums et en liberté dans mon jardin. J'en ai pris des clichés stéréoscopiques à la distance de cinquante centimètres, et c'est dire que mes bêtes n'étaient pas sauvages. Un matin, dans une de mes cages, un mâle saisit une femelle au flanc gauche et l'accouplement eut lieu. Pendant ce temps, les bêtes étaient immobiles; le mâle, recourbé, tenait dans ses mâchoires le flanc de sa femelle, un peu en avant d'une des pattes postérieures; sa patte gauche de devant était sur le dos de la femelle et sa patte postérieure droite sur la base de la queue de sa compagne. Son corps formait du museau au cloaque un cercle presque complet, et sa queue un arc de cercle en sens contraire. La femelle portait la queue légèrement relevée. Après quelques minutes d'immobilité, le couple se désunit; les pénis du mâle, turgescents, rougeâtres, se détergèrent rapidement et disparurent dans leurs gaines.

A 3 heures du soir, j'assistai de nouveau à la même scène.

De même que chez le Lézard vert, la femelle du Lézard des souches peut donner deux pontes pendant la même saison.

Les mâles se battent entre eux et harcèlent beaucoup les femelles à l'époque du rut. S'il y a avec eux des mâles de Lézard vert, parfois ils les attaquent, bien qu'ils soient moins forts que leurs grands congénères. Au moment d'une bataille, soit entre eux, soit avec un Lézard vert, qui laisse ordinairement en paix leurs femelles, ils prennent l'attitude que j'ai décrite chez ce dernier. Cela ne se passe pas sans dommage pour l'un des adversaires, et j'ai vu bien souvent des Lézards des souches avoir la tête en sang.

Un 30 mai, à 9 heures du matin, je mis une femelle qui avait pondu quelques jours auparavant, devant un beau mâle adulte; elle trépidait vivement des pattes antérieures, le regardait, le trouvait beau assurément, puis quittant ce mâle par trop indifférent, elle traversa le rocher entre les pierres, et, de l'autre côté, rencontra un autre mâle avec lequel elle s'accoupla. Ce jeune mâle allait avoir deux ans en septembre et il avait déjà atteint sa maturation sexuelle.

C'est surtout le matin qu'ont lieu les accouplements, ce qui n'empêche pas les sujets de recommencer dans la soirée. Les jeunes mâles s'accouplent d'ordinaire sans préliminaires, contrairement à ceux qui sont depuis longtemps adultes.

Vers la fin de juin, la période d'accouplement est généralement terminée chez mes Lézards du jardin et du terrarium.

Comme chez le Lézard vert, les pores fémoraux des mâles adultes sont très développés en mars et encore plus en avril, mai et juin. Après la période d'accouplement, ils deviennent peu à peu moins saillants, les testicules s'atrophient de plus en plus; mais dans le cours de l'hivernage, ces organes recommencent à grossir peu à peu, de façon à être prêts, dès la fin de février, à fournir des spermatozoïdes. Ces derniers ont un corps cylindro-conique, légèrement incurvé et un appendice filiforme fin et délié, moins allongé que celui des serpents.

Pendant l'hiver, chez les femelles adultes, malgré le jeûne de

l'animal les ovaires commencent à entrer lentement en travail. Chez une femelle disséquée le 20 février, j'ai vu, outre des œufs presque microscopiques, incolores ou blanchâtres, d'autres œufs de 1 ou 2 millimètres de diamètre, légèrement jaunâtres, qui se seraient développés et auraient formé la première ponte pour l'année. Les corps gras de l'abdomen étaient énormes, plus gros que ceux qu'on observe chez les mâles. La bête était, par contre, très maigre, ce qui fait supposer que ces corps gras servent plus à la croissance des œufs, qu'à la nutrition générale. Chez une autre femelle, très maigre aussi, les corps gras étaient également énormes. S'ils avaient servi exclusivement à entretenir la vie de l'animal, ils se seraient lentement résorbés. Outre les petits ovules incolores ou blanchâtres, devant pourvoir aux pontes futures, elle avait à l'ovaire de droite, cinq ovules jaunâtres, et quatre à celui de gauche : ils mesuraient 3 millimètres de diamètre; la première ponte de cette femelle pour l'année, aurait donc été de 9 œufs.

Comme chez les autres Lézards, pendant l'accouplement, le liquide spermatique passe du cloaque du mâle dans celui de la femelle, et progressivement, dans ses oviductes, les spermatozoïdes remontant peu à peu par leurs propres mouvements, jusqu'au pavillon de chacun de ces organes, et parfois jusqu'aux ovaires.

Quand l'ovule entièrement développé, jaune, et ayant 6 ou 7 millimètres de diamètre, rompt la tunique de l'ovaire où il laisse sa trace, il est fécondé parfois sur l'organe même ou au pavillon de l'oviducte, ou même dans la partie antérieure de cet organe, qui porte de nombreux replis. Dans l'oviducte, l'ovule s'entoure d'albumen et la masse prend une forme plus ou moins ovale, alors que se constitue l'enveloppe fibreuse, souple, légèrement chargée de parcelles calcaires, et qui est secrétée par la région postérieure de l'oviducte. Quand tous les œufs ont passé quelques jours dans le tiers postérieur des oviductes, ils sont prêts à être pondus.

Des femelles opèrent leur première ponte en mai, ponte qui est suivie d'un nouvel accouplement et d'une nouvelle ovu-

lation; c'est ce qui se produisait chez une femelle que j'ouvris le 25 juin, et qui avait à l'ovaire droit quatre ovules jaunes de 6 millimètres de diamètre, et seulement deux à l'ovaire gauche. Le même jour, j'ai constaté, chez une autre femelle, quatre gros ovules jaunes de 7 millimètres de diamètre à l'ovaire droit et trois à l'ovaire gauche. Les corps gras de l'abdomen étaient presque entièrement résorbés.

Ponte. — Tendance à l'ovoviviparité. — Développement de l'embryon. Dent caduque. Ecllosion. — Dans les premiers jours de juillet, une femelle gravide fut mise en cage. Dans la soirée du 30 juillet, elle pondit, au fond d'une galerie creusée par elle dans le sable humide de sa cage, dix œufs d'un blanc mat, mesurant 12 à 14 millimètres de long sur 9 à 10 de large; ces œufs furent placés dans une des couveuses de mon jardin. Je remarquai que chacun d'eux présentait une tache très légèrement rosée. J'en mis deux dans le formol, et en ouvris un troisième le jour même de la ponte. Cet œuf contenait un embryon mesurant environ 10 millimètres de longueur; il avait ainsi commencé à se développer avant d'être pondu.

Cependant certains auteurs considèrent l'espèce comme nettement ovipare.

J'avais lu, d'autre part, que des Ophidiens ovipares étaient devenus ovovivipares par suite de la captivité pendant la gravidité, les femelles ayant différé leur ponte jusqu'à l'extrême limite; les œufs auraient éclos presque aussitôt après la ponte. Je pensai donc que cette femelle, capturée depuis plus d'un mois, avait pu retenir ses œufs; mais il n'en était rien, car dans toutes les pontes que j'ai examinées dans les mêmes conditions, l'embryon était déjà bien visible.

Un 30 mai, une femelle adulte, qui venait d'être capturée pondit 13 œufs qui mesuraient en moyenne 13 et 9 millimètres suivant leurs deux principaux axes, et qui me servirent à observer le développement de l'embryon. Ces œufs régulièrement ovales étaient d'un blanc mat, à membrane souple et parcheminée. On y voyait la partie rosée où se développait l'embryon; le



LÉZARD VIVIPARE.

LÉZARD DES SOUCHES.

reste de l'œuf était d'un blanc opaque. Un de ces œufs, ouvert le jour de la ponte, contenait un embryon incolore qui reposait sur le vitellus jaune clair, et mesurait 7 millimètres de longueur totale. Les yeux étaient déjà noirâtres.

De chaque côté de la jonction du cou et de la tête, se trouvaient trois bourrelets qu'on pouvait prendre pour des rudiments de branchies, l'embryon était enroulé sur lui-même. Les douze autres œufs furent placés en couveuse. Un mois après, un des œufs, devenu terne et mou, contenait un embryon mort. Les autres œufs semblaient plus arrondis qu'au moment de la ponte et ils étaient plus gros, mesuraient 15 millimètres sur 12, car je les arrosais de temps à autre. A l'intérieur de l'un d'eux on voyait l'embryon reposer sur le vitellus, encore considérable. Il était enroulé sur lui-même, la tête volumineuse, les yeux énormes, noirâtres, la bouche en formation. On voyait très bien la colonne vertébrale et les côtes; il n'y avait encore nulle trace d'épiderme; les membres antérieurs, assez développés avaient les doigts palmés; les postérieurs semblaient moins développés. L'embryon était bien vivant et on pouvait en observer facilement les battements du cœur.

Deux mois après la ponte, l'œuf avait 18 millimètres sur 14; il était arrondi à ses extrémités, l'enveloppe blanche, distendue, laissait, par transparence, apercevoir la couleur sombre du fœtus, assurément très développé, de sorte que quelques œufs semblaient plus ou moins marbrés de taches noirâtres ou brunâtres; l'enveloppe de l'œuf était d'un blanc mat. Cet œuf fut mis en alcool, et le petit, en s'agitant, fit les coupures à sa coque et ne tarda pas à en sortir. Il était retenu à l'ombilic par ses enveloppes fœtales presque entièrement résorbées.

Trois petits naquirent le 6 août, soit 2 mois après la ponte; ils avaient leur dent caduque.

Quand la température est favorable, l'éclosion est encore plus précoce, elle peut s'effectuer au 41^e jour, ou inversement être tardive, et ne se produire qu'au bout de 3 mois.

L'éclosion des œufs de cette ponte s'échelonna sur 3 jours. Aussitôt que la première coupure est faite, et parfois même il

n'y en a qu'une seule, l'albumen incolore et limpide s'échappe en partie par l'ouverture, et la coque, jusque-là distendue, s'affaisse un peu.

La dent caduque du Lézard des souches affecte différentes formes et est toujours très tranchante; le plus souvent elle est arrondie, mais on en trouve qui portent en leur centre une petite protubérance plate et très coupante. Cette dent semble dépasser un peu moins le museau que chez le Lézard vert, et cependant, elle fait des coupures qui sont aussi nettes. Elle met de quelques jours à quelques heures à se détacher.

Pendant toute la durée du développement, j'avais remarqué qu'un des œufs conservait le même aspect qu'au moment de la ponte; l'ayant ouvert le 11 août, je constatai qu'il ne contenait aucune trace d'embryon; c'était un œuf non fécondé. Lorsque je l'ai ouvert, il mesurait 12 millimètres sur 10, alors que les autres œufs atteignaient jusqu'à 18 millimètres sur 14; l'œuf non fécondé n'augmente donc pas de volume tout en se trouvant dans un milieu humide; il faut qu'il y ait vie dans l'œuf pour que l'endosmose se produise. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans les pontes de Batraciens anoures, où l'eau des mares ou des ruisseaux fait gonfler énormément la glaire albumineuse qui entoure les œufs fécondés. Chaque femelle donne annuellement deux pontes de 9 à 13 œufs.

Elevage des jeunes en cage, en terrarium et en liberté dans mon jardin.
— A sa naissance, le petit Lézard des souches, mesure 25 à 28 millimètres de tête et corps et 31 à 35 de queue. Sa tête est grosse relativement au corps; elle est un peu moins allongée que celle du Lézard vert venant de naître. Ses doigts sont allongés, ses ongles acérés. Il est d'un brun foncé, à reflets légèrement métalliques en dessus, parsemé de points blancs ou d'un blanc jaunâtre, bordé de noir principalement sur les flancs, lesquels sont de nuance un peu plus claire que le dessus du corps. Toutes les parties inférieures sont d'un blanc légèrement cuivré, et à reflets métalliques, ou bien très légèrement verdâtres, surtout près du cou.

Dès sa sortie de l'œuf, il est agile et vigoureux, ses yeux, à iris d'un brun presque noir, sont grands ouverts, comme chez les autres Lézards.

A l'âge de 2 mois, il peut atteindre 48 millimètres de tête et corps et 65 de queue. Tous ont la livrée du jeune âge, avec des bandes brunes très apparentes; mais les points blancs sont un peu élargis, et le dessous du corps est jaunâtre, ou, chez beaucoup, d'un jaune très légèrement verdâtre. Les petits mâles n'ont pas encore de vert aux flancs.

Quand, l'éclosion étant terminée, désirant lâcher dans mon jardin de jeunes Lézards nés en couveuse, je ménageais simplement des ouvertures dans les couvercles de la couveuse, les petits Lézards s'évadaient seuls, cherchaient leur nourriture, et beaucoup revenaient pendant un certain temps. Mais je dois dire que d'autres, une fois sortis, ne reparaissaient plus.

Le Lézard des souches grandit aussi rapidement que le Lézard vert; il est apte à se reproduire dès le mois de mai ou de juin de sa deuxième année, surtout le mâle, car les femelles ne déposent, la plupart, leur première ponte, que dans le courant de leur troisième année, alors que la femelle du Lézard vert peut donner des œufs dans le cours de sa deuxième année. Chez les mâles, le plus souvent les flancs deviennent verts pendant l'été qui suit leur naissance; mais j'ai vu des jeunes sujets qui ne prenaient cette coloration qu'un an plus tard. On reconnaît alors très bien les jeunes mâles des jeunes femelles.

Il s'est élevé aussi en liberté dans mon jardin un certain nombre de jeunes Lézards des souches; ils se développaient et prenaient leur livrée exactement de la même façon que ceux que je tenais en captivité dans les cages ou les terrariums.

Intelligence du Lézard des souches. Manière de l'appivoiser. — Un de mes jeunes voisins, était devenu le plus habile de mes chasseurs, et plus tard, de la caserne du régiment d'artillerie de Strasbourg, il m'envoya de nombreux sujets capturés dans le voisinage de la caserne.

Le premier envoi, composé d'une cinquantaine de sujets, comportait une si grande quantité de mâles adultes, que j'en lâchai trente sur le talus du chemin de fer, à 500 mètres de chez moi. Il y a là un remblai broussailleux très élevé qui traverse la vallée, et où les refuges sont très nombreux; je dois dire que malgré mes recherches ultérieures, je n'en revis jamais un seul, alors que j'y rencontrais très souvent des Lézards verts et des Lézards des murailles.

Parmi la vingtaine d'individus conservés en cage, il y avait des mâles et des femelles adultes, et quelques très jeunes sujets nés l'année précédente. Les adultes, pour la plupart, s'accouplèrent et se firent vite à la captivité; les femelles pondirent des œufs dont j'élevai les petits.

Je reçus, du même endroit, un second lot composé de seize femelles adultes, avec lesquelles je mis seulement deux ou trois mâles du premier arrivage.

Du 15 juin au 10 juillet, je mis en liberté, sur le rocher de mon jardin, tous les Lézards des souches que j'avais dans mes cages. Quelques-uns s'y fixèrent, malgré l'opposition d'un vieux mâle et d'une femelle de Lézards des murailles apprivoisés, qui avaient élu domicile sur le rocher. Des autres Lézards qui s'étaient dispersés, il en revenait parfois qui restaient quelques jours au rocher, en partaient pour y revenir à nouveau.

Je commençai l'éducation de ceux qui volontairement, se fixaient au rocher, ou étaient de passage pendant quelques jours.

Je m'approchais toujours doucement au début du dressage, afin de ne pas effrayer mes Lézards, et en évitant que mon ombre soit projetée sur eux : cinq jours après le premier essai, un mâle et une femelle adultes mangeaient avec confiance la proie présentée au bout de mes doigts. Aux autres, je jetais des proies lorsqu'ils étaient à terre, et ils les saisissaient de plus en plus près de moi. Les deux adultes, mâle et femelle, semblèrent alors vivre en assez bonne intelligence avec les nouveau-venus sur ce petit rocher semi-circulaire.

A partir de ce moment, sept Lézards des souches, mâles et

femelles adultes, semblaient fixés au rocher, qui était devenu leur domicile de prédilection; ils allaient dans quelques touffes de bambous voisines, et même plus loin, mais revenaient toujours. Alors, leur dressage se fit très vite. Au bout de douze jours, tous prenaient la proie au bout de mes doigts. Posant la main gauche sur le rocher, je leur montrais, de la droite, une proie, les femelles d'abord, puis les mâles s'engageaient bientôt sur ma main, de là sur mon bras et mon épaule, et venaient presque sur mon visage. Chaque jour où le temps était beau, vers cinq ou six heures, je m'approchais du rocher; ils venaient alors autour de moi, comme auraient fait des poulets attendant une distribution de grain. Mes Lézards des murailles en étaient jaloux; souvent ils abandonnaient le rocher, mais néanmoins y revenaient; plus agiles que les Lézards des souches, ils cherchaient à leur ravir des proies.

Quoique très apprivoisés et familiers, les Lézards des murailles très agiles, évitent tout accident de circulation; mais, avec les Lézards des souches, je dois faire attention où je mets les pieds. Si quelques-uns sont absents du rocher, au son de tam-tam que j'exécute sur le fond en fer-blanc du piège à blattes, ou au bruit de mes lèvres, ils accourent près de moi et passent même sur mes chaussures, faisant preuve d'une confiance absolue et d'une extrême familiarité.

Quinze jours après la première leçon, appuyant ma tête sur le rocher, une femelle Lézard des souches venait prendre sur mon visage des vers de farine que je lui présentais du bout des doigts. Je la faisais sauter aussi du haut du rocher, après une blatte que je lui offrais. Deux jours plus tard, deux femelles et un mâle venaient sur mon visage. Une femelle me mordit à la base du nez, puis à une paupière, qu'elle tira très fort; désirait-elle jouer ou me dévorer comme un vulgaire ver de farine? Un air de tam-tam, et les autres arrivaient, grimpaient à mon pantalon, à mon bras, mangeaient leur proie sur ma main ou ma figure. Dans la soirée, pendant que j'offrais un Insecte à une femelle, un mâle entra dans un piège à blattes, débarrassé de ses tourniquets, et se mit à se restaurer copieusement; ce

même soir, mon vieux mâle Lézard des murailles étant au rocher, vint prendre une blatte sur ma figure. Des amis qui étaient là semblaient stupéfiés de la familiarité de mes petits Sauriens; je leur recommandais de prendre garde à ne pas leur marcher dessus, car ils venaient aussi à eux, en toute confiance. La température était très chaude et mes bêtes jouissaient d'un excellent appétit. C'était surtout dans la soirée, quand le soleil était moins ardent et les pierres du rocher moins brûlantes, qu'elles se montraient le plus empressées à venir à moi.

Vers la fin de juillet, il se passa un fait assez curieux. Je faisais exécuter des exercices à un Lézard des souches mâle, en présence de deux personnes qui étaient un peu en arrière de moi, près du bassin des Tortues, lorsque je les entendis tout à coup rire et pousser des cris. M'étant vivement retourné, et leur ayant demandé ce qui provoquait leur hilarité, elles me répondirent, en me montrant une traînée encore visible à la surface de l'eau, un Lézard des murailles venait de sortir précipitamment d'un massif de géraniums et de bégonias, s'était jeté à l'eau, qu'il avait traversée rapidement en ligne droite, et était monté à mon pantalon. Ne voyant pas le Lézard, j'ouvris entièrement mon veston : une femelle de Lézard des murailles, que j'apprivoisais depuis quelques jours, était là, à hauteur de ma ceinture.

Dès le début du mois d'août, mes Lézards montaient à mes bras, mes jambes, et sur ma figure. Je les faisais grimper sur ma main et les transportais d'une extrémité à l'autre du rocher. Je leur montrais les blattes qu'il y avait dans un piège que je plaçais à terre ou sur le rocher; plusieurs y entraient sans hésitation, prenaient une blatte et partaient pour la dévorer plus loin; d'autres restaient dans l'engin, y donnaient la chasse aux Insectes et n'en sortaient que lorsqu'ils étaient repus. On pouvait, lorsqu'un sujet était occupé à manger, prendre le piège et le passer aux spectateurs sans que l'occupant en soit effrayé. Parfois, l'un d'eux revenu au piège pour y prendre une nouvelle proie, en faisait plusieurs fois le tour, sans que l'idée lui vînt de grimper dessus pour s'y introduire. J'inclinais

alors le piège, lui montrant les blattes, et il y entra aussitôt. D'autres, au contraire, y pénétraient sans que j'aie besoin de l'incliner.

Si un de mes sujets dressés quittait le rocher pendant un ou plusieurs jours, il ne manquait pas d'y revenir.

Sans crainte, mes lézards prenaient des proies au bout des doigts des enfants de mes amis. M. René d'Abadie, qui s'intéressait aux exercices de mes bêtes, désirant les faire manoeuvrer lui-même, mit une blatte vivante à ses lèvres, appuya sa tête sur le rocher, et, au moyen d'une autre blatte qu'il tenait aux doigts, attira vers sa bouche un des mâles qui, voyant la blatte, vint aussitôt la saisir et la dévora sans se presser.

Le lendemain, presque tous mes Lézards venaient prendre à mes lèvres des vers de farine que je leur présentais un à un du bout des doigts et qu'ensuite je fixais à ma bouche, ma tête reposant sur le rocher.

Je reconnaissais parfaitement chacun d'eux même si je les rencontrais circulant dans le jardin; parfois, il y en avait qui montaient sur des touffes de plantes, sur les arbres ou les arbustes inclinés, même un peu aux murs, où ils étaient moins agiles que le Lézard des murailles.

Je variaais les exercices. J'attirais sur mon poing, en montrant une proie de l'autre main, un Lézard, et lui donnais ce qu'il convoitait. Pendant qu'il la dévorait, j'élevais, étant debout, mon poing à la hauteur de mes lèvres où j'avais mis un ver de farine qui s'agitait. Le Lézard voyait le ver, s'emparait à mes lèvres, et le dévorait sur mon poing. D'autres fois, saisissant doucement le Lézard de ma main libre, je l'enlevais de mon poing et le plaquais sans brusquerie sur ma face; il s'agrippait de ses ongles à mon nez et à mes moustaches, et mangeait sans se presser le ver pris à mes lèvres; alors je le prenais à nouveau et le remettais sur le rocher; plusieurs en arrivèrent à monter d'eux-mêmes de mon poing sur ma figure pour y dévorer la proie.

Mâles et femelles furent ainsi dressés et devinrent l'amusement des enfants, des grandes personnes et de moi-même. Mes

Lézards des murailles apprivoisés en liberté, pourtant très familiers et bien dressés, ne m'auraient pas permis de les prendre à pleine main, ou de les placer sur ma face. Ils se laissaient bien caresser la gorge, mais plus rarement le dos.

Dans la seconde quinzaine d'août, il y eut assez souvent de grosses averses; la température s'abaissa, et parfois le soleil était, pendant un jour ou deux, caché par des nuages. La féerie des Lézards des souches si rapidement éduqués avait été courte, mais brillante; elle cessa. Peu à peu, mes bêtes dressées disparurent, réfugiées sous le sol dans les interstices du tas de pierres et de terre servant de base souterraine au rocher. Le 28 et le 29, par beau temps, un mâle de mes Lézards des souches se montra et vint prendre des vers de farine à mes doigts et à mes lèvres, et ce furent, pour l'année 1921, les dernières fois que je le vis.

J'avais fait éclore, dans mes couveuses, beaucoup de petits Lézards et les avais lâchés; on en vit partout, et principalement près du tas de fumier destiné à l'hivernage des Tortues.

En septembre, le vieux Lézard des murailles mâle était au rocher, accompagné de trois femelles. Ils vinrent souvent prendre des proies à mes doigts ou à ceux d'autres personnes.

Mon jardin, plat et exposé au nord, ne convient guère à l'hivernage des Reptiles, qui y vivent en liberté, sauf les Tortues adultes, bien protégées, et de constitution robuste. Beaucoup de Lézards des souches jeunes ou adultes, moins débrouillards chez moi que les Lézards des murailles, devaient mourir dans les trous de terre ou entre les fissures du rocher où ils se réfugiaient pour la mauvaise saison. Ceux qui subsistaient avaient à leur sortie les narines obstruées, les yeux fermés, la bouche même collée par la boue, et, peu à peu, ils succombaient à l'asphyxie. Le bon terrain, pour l'Erpétologiste, serait un terrain en pente, bien drainé, exposé au midi, et, dans l'endroit le mieux abrité des vents froids; des refuges profonds, où les Reptiles en hibernation seraient à l'abri de la boue et de l'inondation, tout en ayant l'humidité nécessaire pour éviter un amaigrissement trop marqué.

Au début d'octobre, je ne voyais plus guère au rocher que mon vieux Lézard des murailles mâle, dont l'appétit diminuait déjà.

En ce qui concerne les Lézards des souches, je ne voyais guère que la femelle dont j'ai parlé déjà. Mes Lézards des murailles continuèrent de manger, mais le 22 octobre, le vieux mâle qui se chauffait au soleil, refusa la proie que je lui présentais, et, la température s'abaissant, il prit sous le rocher jusqu'au printemps suivant, son logement d'hiver.

Dans la campagne, sur les rochers bien exposés, maintes fois dans le courant de l'hiver, j'ai observé en nombre des Lézards des murailles et des Lézards des souches, mais pas de Lézards verts.

Mes Lézards réapparurent dès les premiers jours de mars.

Quand, à ce moment, qui marque la fin de l'hivernage, il y a une période de mauvais jours, l'anémie s'empare des animaux qui, parfois succombent épuisés, ainsi qu'on peut le constater en en faisant l'autopsie.

Dès la seconde semaine de mai, les Lézards s'alimentent mieux, même s'ils étaient très amaigris : bourrés de proies variées, ils deviennent de plus en plus replets, et je remarquai que le Lézard des souches était plus friand de lombrics que ses congénères.

Deux mâles et deux femelles adultes, parmi ceux dressés l'année précédente, se fixèrent à nouveau au rocher, ainsi qu'un mâle jeune dans sa deuxième année, qui mangea bientôt dans ma main, et fut rapidement dressé aux mêmes exercices que les autres. Quant à mon vieux Lézard des murailles mâle, fixé également au rocher avec une ou deux femelles, et faisant bon ménage, cette année-là, avec les Lézards des souches, il était, vers le milieu de mai, dans un état inouï d'exaspération, à cause d'un autre mâle de son espèce qui venait de temps à autre au rocher. Il accourait vers moi, partait, refusait toute nourriture et maigrissait; dès qu'il apercevait son rival, il le poursuivait avec rage; le 18 mai, dans un combat violent, il lui brisa la queue; alors, mais pen-

dant quelques jours seulement, le mutilé ne revint pas. Ce vieux mâle rageur vivait en parfaite intelligence avec un jeune mâle Lézard des souches, et souvent on les voyait l'un près de l'autre, sur la même pierre.

Le 22 mai, j'en vis un, fort joli et très vif, qui commençait à avoir les flancs verts et mesurait environ 8 à 9 centimètres du museau au bout de la queue. Il avait hiverné dans des châssis à boutures, s'y était fixé après l'hivernage et sortait de terre par un petit trou situé près d'une paroi fendue; au bord de ce trou, il y avait un piquet dépassant le sol d'environ 20 centimètres de hauteur. Par la suite, on l'appela, « le Ramoneur » parce qu'il avait l'air de sortir d'une cheminée lorsqu'il grimpeait jusqu'à l'orifice de son trou et qu'il montrait sa jolie petite tête, parfois en compagnie d'un jeune Lézard des murailles de son âge. Bientôt, il mangea à mes doigts, au bord du trou, puis fit de même au sommet du piquet; ensuite, il s'aventura sur ma main, mon bras, mon épaule; nous étions devenus grands amis.

L'exemple du « Ramoneur » pondu en cage, né en couveuse, il est vrai, mais lâché en liberté dès sa naissance, prouve qu'il n'est pas besoin que le Lézard des souches séjourne préalablement en cage pour être dressé ensuite à l'état libre dans un jardin, et cela aussi parfaitement qu'un Lézard des murailles n'ayant jamais connu la captivité, même de très courte durée.

En 1922, c'était surtout de femelles de Lézards des souches que je tenais à gagner la confiance, car je savais bien que les petits mâles les suivraient. Suralimentées, elles firent chacune deux pontes. J'avais des projets fort indiscrets; je les réalisai, car je fus aussi patient que prévenant à l'égard de ces belles petites bêtes. Je les amenai à venir s'accoupler à mes pieds, alors que j'étais assis sur un pliant et que, vers neuf heures, chaque matin, j'attirais à moi ces femelles en leur offrant des proies. C'est là que les mâles venaient les trouver, ce qui me permettait de les photographier à 0 m. 50 de mon appareil. Et je fis de même pour mes Lézards des murailles. Quelle satisfaction j'éprouve encore maintenant, quand je montre à des

amis ces photographies stéréoscopiques si vivantes et donnant en grandeur naturelle et avec tout le relief l'illusion de la réalité!

Peu de temps après la première ponte, de nouveaux accouplements se produisent pendant quelques jours et même plusieurs fois dans la même journée; alors, les mâles se pourchassent, se battent, prêtent moins d'attention à leur dresseur, et j'en profite pour attirer vers moi les femelles, que les mâles ne tardent pas à venir retrouver.

Dangers courus par les jeunes Lézards. — Malheureusement, il y avait pour mes élevages de nombreux risques de mort : Pies ordinaires, Pies-grièches, ces dernières constamment en faction, pendant la durée de la belle saison, sur les fils télégraphiques du chemin de fer voisin. Une fois, une Pie-grièche rousse, qui venait manger des Insectes que je distribuais à mes Lézards dans un petit terrarium, eut l'audace de me voler une jeune femelle de Lézard des murailles, née en couveuse et que j'élevais pour savoir de combien d'œufs se composait sa première ponte; on voit ainsi que cet oiseau, pourtant de faible taille, peut facilement dérober des Lézards jeunes; assauts des Chats, des Poules s'échappant de la cour ou de la basse-cour et venant dans le jardin; écrasement dans les herbes des plates-bandes par les chaussures de mes employés, tout contribuait à l'extermination de mes petits Sauriens.

Parfois, je perdais de vue, pendant quelques jours, un ou plusieurs de mes Lézards. Si je les rencontrais dans le jardin, ils s'arrêtaient, me regardaient et souvent venaient à moi pour avoir une proie, que je m'empressais d'aller chercher. J'en ai rencontré ainsi qui étaient affamés.

Un mâle avait disparu pendant au moins quinze jours, lorsqu'un soir je le vis au rocher, très amaigri. Tout de suite il vint à moi, et, lui ayant montré une proie, je m'aperçus qu'il grimpait difficilement à ma manche; je constatai alors qu'il était amputé de la patte droite, à hauteur du poignet; la cicatrice était fermée, mais la main manquait entièrement : malgré ma défense, on s'était servi d'un couteau pour couper quelque

légume, et ma petite bête apprivoisée et peu craintive, qui se trouvait là et qu'on n'avait pas vue, assurément, avait été victime d'un moment d'inattention. Un Lézard vert ou un Lézard des murailles ne se serait pas laissé surprendre ainsi. Mais le Lézard des souches, lorsqu'il est bien dressé, est si calme, si confiant, qu'il croit n'avoir rien à redouter. Si l'on ajoute à tout cela, les risques de l'hivernage, on se rendra compte des difficultés que j'éprouvais à conserver mes Lézards dressés en liberté.

Dans la seconde quinzaine d'août 1922, je ne voyais plus que de temps à autre mes Lézards adultes; l'année précédente ils avaient disparu à peu près à la même époque. Il semblait certain qu'ils n'appréciaient guère leurs retraites pour le futur hiver, et auraient désiré être ailleurs, dans quelque talus en pente et à l'abri de la trop grande humidité. Quant au « Ramoneur » dont j'ai parlé, bien installé dans sa vieille caisse recouverte d'une toiture, il venait encore sur ma main et mon bras en septembre, et mangeait parfois encore. A la fin de ce mois, je ne voyais plus dans le jardin de Lézards des souches, sauf des jeunes sujets nés récemment.

Je ne revis jamais les autres du rocher, qui périrent probablement asphyxiés par suite de la boue obstruant les narines, ou encore peut-être, dévorés par des Mulots pendant l'engourdissement hivernal, car il en vient dans mon jardin par les lierres tapissant le mur du côté du chemin de fer.

Le 20 mars, le « Ramoneur » magnifique et superbement coloré, net de la moindre souillure, s'étalait au soleil, à l'entrée de la caisse remplie de vieux tan et de sciure, dans laquelle il avait hiverné confortablement, grâce à la toiture mobile qui le préservait des pluies trop profuses; il mangea, et je jetai quelques vers de farine à deux mâles Lézards des murailles non dressés qui avaient hiverné avec lui, ils les dévorèrent aussitôt. Non loin de la caisse, était le fumier d'hivernage des Tortues : Le « Ramoneur » y vint souvent, jusqu'à ce que je l'eusse par mégarde écrasé.

Le Naturaliste ne doit jamais perdre courage. Plus les diffi-

cultés s'accumulent, plus il doit réagir et persévérer. Je m'adressai donc à mon correspondant de Strasbourg, lequel, fin avril, m'expédia à nouveau des Lézards des souches des deux sexes; mais cette fois, je me proposai d'avoir soin d'eux pendant la mauvaise saison et de les faire hiverner en terrarium, car le passage chez moi de ce Lézard, frileux et cherchant des retraites profondes et saines, m'a prouvé qu'il ne pouvait s'accommoder des conditions convenant aux autres espèces.

Essais d'hybridation avec le Lézard vert. — J'ai tenté, à différentes reprises, d'obtenir des hybrides; mais je dois dire dès maintenant que je n'ai pas réussi.

Le 10 mai 1924, dans un terrarium où j'avais des mâles de Lézards des souches, je mis en leur compagnie deux femelles de Lézards verts. Ce même jour, à 3 heures du soir, je surpris une femelle de Lézard vert accouplée avec un des mâles de Lézards des souches. Mais presque aussitôt les animaux se séparèrent.

D'autres accouplements eurent lieu, précédés ou suivis de batailles de mâles, et je recueillis les œufs; ceux-ci flasques, jaunâtres, ne se développèrent pas en couveuse : aucun n'était fécondé.

Tous les Lézards, avec lesquels je n'avais pu obtenir d'hybrides, furent réunis dans un même terrarium, vers le milieu de l'automne de 1925. N'ayant pas voulu fatiguer mes femelles des deux espèces par ces tentatives inutiles, je ne les séparai pas des mâles de leur espèce au début du printemps de 1926.

Les femelles pondirent dans les banquettes du terrarium. Les œufs, mis en couveuse, donnèrent des petits de race très pure; aucun hybride parmi eux. Des autres, laissés en place, et arrosés de temps à autre dans leur banquette, sortirent, de la fin d'août au début de septembre, des jeunes de la forme type. Ils étaient vifs et s'alimentaient normalement des menues proies qui habitent le terrarium.

Le 25 septembre, j'ai compté plus de 50 tout jeunes lézards

dans ce terrarium; dans la soirée, ils se plaçaient en rang auprès des briques, prenant leur bain du soleil à son déclin.

Lésions cutanées. — Vers la fin de l'hivernage de 1924, je vis un Lézard des souches mâle adulte qui se chauffait au soleil sur le foin du refuge. Il avait, en deux endroits du corps, des sortes de verrues écailleuses, à saillies multiples, recouvertes d'épiderme corné qui, en se détachant, donnait des petits étuis coniques; la tumeur s'arrondissait alors, montrant une surface mamelonnée et noirâtre. Il en avait une très grosse sur le dos presque à la naissance de la queue, et une autre au côté gauche de la tête, près du cou. C'était la première fois que j'observais cette lésion. Le 12 mars, je vis un autre mâle qui avait des excroissances du même genre. Puis, chaque année, je constatais des tumeurs analogues; plusieurs de mes Lézards des souches les plus atteints succombaient, surtout pendant l'hivernage; des femelles en avaient aussi et périssaient. En novembre 1928, deux mâles qui étaient gravement atteints en ressentait une gêne marquée; pendant l'hivernage ils sortaient souvent du refuge et leurs excroissances du cou étaient si grosses que je les photographiai. L'un d'eux même avait une sorte de collerette le faisant vaguement ressembler à certaines espèces exotiques. Le second mâle avait tout le dessus de la tête surmonté d'un bourrelet à saillies épineuses et, en arrière, au cou, un autre bourrelet de même nature; un autre au voisinage des yeux, et une aussi grosse sur la base de la queue. J'ai vu des sujets portant de ces verrues qui, présentaient deux sortes de cornes de chaque côté de la tête. A la fin de l'hivernage de 1928-1929, les deux mâles succombèrent. Je trouvai l'un d'eux en pleine décomposition, et j'aperçus l'autre encore vivant, mais qui succomba peu après. N'ayant vu ce dernier pendant quelques jours, j'eus la chance de retrouver, dans le refuge, son cadavre n'ayant qu'un commencement de décomposition, et le mis en liquide formolé. Je vis alors qu'outre les bourrelets dont j'ai parlé, il présentait aussi de grosses verrues, en arrière du membre antérieur gauche. Ces deux mâles qui se battaient souvent

pendant les années précédentes avec des sujets de leur espèce ou des Lézards verts, avaient reçu des blessures qui s'infectèrent et sur lesquelles apparurent ces lésions. Des mâles et des femelles de Lézards verts vivant dans le même terrarium qu'eux, en avaient aussi, mais moins développées. L'évolution de ces lésions demande ordinairement plusieurs années avant que l'animal succombe; chez le Lézard vert, l'évolution est un peu plus longue que chez le Lézard des souches. J'en cherchai l'origine.

Il y a dans les refuges des terrariums des centaines de Cloportes qui s'y reproduisent; il y a également de nombreuses blattes et beaucoup de vers de farine, ces derniers parvenant parfois à s'échapper des récipients dans lesquels on les met. Les plaies provenant de batailles entre mes Sauriens auraient pu être en effet contaminées de cette façon, mais je ne suis pas en mesure de l'affirmer, car la plupart des mâles, blessés dans leurs furieuses batailles, guérissaient de leurs blessures, sans qu'il se produisît de complications.